

Sur l'espérance

La faiblesse du temps

Cet essai cherche à montrer comment des expressions littéraires contemporaines non chrétiennes parlent d'espérance et dialoguent, sans le vouloir, avec la théologie et la foi.

L'espérance sort ainsi de son langage spécifiquement théologique. Elle est rejointe par des textes qui ne parlent pas d'elle comme espérance en Christ, mais permettent de l'approcher et de se laisser porter par elle.

L'essai de Philippe Lançon, les romanciers Michael Ondaatje et Margaret Mazzantini, les théologiens Kathryn Tanner et Jürgen Moltmann sont embarqués dans ce voyage expérimental dont Paul Ricœur a eu l'intuition et dont la destination reste incertaine. Seule boussole : l'imagination, la conviction irrationnelle que le temps ne porte pas à une fin mais à une autre vie.

JANIQUE PERRIN EST PASTEURE, DOCTEURE EN THÉOLOGIE, ET RESPONSABLE DE LA FORMATION DES ÉGLISES RÉFORMÉES BERNE-JURA-SOLEURE (SUISSE).

18 €

ISBN 978-2-8309-1762-8



9 782830 917628

 LABOR ET FIDES

Janique Perrin

Sur l'espérance

La faiblesse du temps

LABOR ET FIDES 

Introduction

La société postmoderne cherche à repousser les limites de la finitude humaine et, grâce à des progrès énormes et à des découvertes de plus en plus précises, l'idée d'une existence humaine exclusivement dominée par le savoir et la technologie fait son chemin. Cependant, il existe désormais de nombreux lieux d'interdisciplinarité où les avancées scientifiques ou technologiques sont débattues et les interrogations humaines sur le sens de l'existence et la dignité de la vie accueillies. Dans un temps où l'être humain¹ possède des connaissances qui lui permettent d'apprivoiser la mort, la souffrance liée à sa condition limitée n'a pourtant pas disparu, elle met l'humain devant l'évidence de ses limites et le confronte, directement ou indirectement, à la limite ultime de sa vie : la mort, non seulement comme fin de la vie, mais aussi comme fin du sens, fin des relations. Comment alors peut-on vivre avec la souffrance d'une vie qui a une fin ? Peut-on d'une certaine manière répondre à cette souffrance ? Peut-on la dépasser et vivre non pas sans elle, mais avec et malgré elle ?

Grâce aux progrès remarquables de la science pour combattre les maladies, améliorer les conditions d'hygiène, freiner

1. Note concernant le langage épïcène : j'utilise systématiquement les substantifs « être humain » ou « humain » plutôt qu'« homme ». En outre, j'utilise les formes masculine et féminine en alternance pour éviter que la visibilité du langage épïcène n'alourdisse trop le texte. Je parlerai ainsi indifféremment du croyant ou de la croyante, des lectrices ou des lecteurs pour indiquer un collectif.

la mortalité infantile ou développer les soins palliatifs, le couperet de la mort pourrait donner l'impression de s'éloigner... Mais l'impression ne dure pas. Et la pandémie de Covid-19 a montré à l'humanité la fragilité de certaines de ses convictions et les limites de ses connaissances. La précarité engendrée par les mesures de restriction sanitaires massives imposées à travers le monde a mis à terre certaines activités économiques, culturelles, artistiques, sportives. Et surtout la mort due à un virus incurable a laminé des populations et meurtri des régions particulières. J'ai été pasteur à Bergame il y a quelques années. Après les images devenues « virales » des convois militaires emportant des centaines de cercueils que l'unique four crématoire de la ville ne pouvait prendre en charge, je n'ai plus besoin de préciser où est Bergame. Tout le monde le sait.

La question de la fin de la vie humaine est également étroitement liée à la question de la fin du monde, si j'ose dire, à toutes les questions autour de l'environnement et de ce que l'on appelle désormais le « climat ». Ainsi, les menaces sur la survie de la planète Terre, désormais largement documentées scientifiquement, ont renforcé la tension entre une vie humaine toujours plus longue et une fin du monde non plus réservée à la science-fiction, mais devenue envisageable. L'être humain se trouve à un croisement inédit : d'une part, il possède des connaissances de plus en plus précises et une technologie sophistiquée qui lui permettent des avancées dans pratiquement tous les domaines ; d'autre part il court le risque d'être arrêté dans ce développement et ce progrès par une dégradation telle des conditions de vie sur Terre que cette dernière pourrait cesser ou en tout cas être considérablement compromise.

La souffrance individuelle, existentielle, est ainsi accompagnée par la souffrance de la Terre, une souffrance dont l'être humain – en Occident mais pas seulement – commence à se sentir responsable. Il craint donc pour sa vie et sa survie, tout en devant remettre en question ses habitudes, son confort, ses choix et ses priorités. Dans ces conditions, qu'est-ce qui peut prendre en charge cette souffrance et lui offrir une réponse, un horizon, l'occasion d'un changement ? Si l'être humain conti-

nue de vivre, d'inventer, de bâtir, de croire, de grandir, de soigner, de guérir, quel est cet élan vital à la base de sa motivation ? En d'autres termes, quelle est son espérance ?

Cette espérance n'a-t-elle qu'une forme ? A-t-on affaire à une sorte d'espérance universelle ou varie-t-elle en fonction des époques, des événements, des croyances ? Si l'on s'en tient à la théologie et à la foi chrétienne, l'espérance – au sens systématique – ne varie guère. Fondée en Jésus Christ, elle a fait l'objet, en tant qu'une des trois vertus théologales, de nombreuses réflexions et interprétations théologiques à travers l'histoire, mais elle ne change pas fondamentalement, elle demeure au cœur de la foi. Les croyants vivent de cette espérance qui fait de leur existence l'attente confiante d'une libération et d'un monde nouveau. L'espérance concerne l'avenir, mais transforme le présent : la vie chrétienne s'inscrit tout entière dans cette oscillation entre le monde maintenant et le Royaume à venir.

Peut-on alors parler d'espérance hors de la théologie chrétienne et de la foi ? Et avec quelles implications, quelles différences, quelles relations ? Ma réflexion part d'une intuition et d'une expérience que l'espérance – qui pour moi a son fondement en Christ – est parfois témoignée, exprimée, transmise par d'autres langages que le langage de la théologie, de la Bible ou de la foi, sans rapport avec aucun de ceux-ci. Des œuvres littéraires, poétiques ou romanesques, comme des œuvres musicales ou picturales parlent et disent l'espérance avec une force et une efficacité extraordinaires. Comment cela est-il possible ? Et surtout comment rendre compte de ce qui n'est au départ qu'une intuition ?

C'est pourquoi il faut souligner d'emblée le caractère empirique de mon travail, comparable, dans le domaine scientifique, à une expérience. J'avais personnellement à cœur et je me devais théologiquement de vérifier une intuition personnelle : certaines œuvres littéraires, sans lien ni avec la théologie, ni avec la foi, ni même avec le christianisme, m'ont ouvert un horizon, redonné envie de vivre, portée et transportée dans un univers libérateur, regorgeant d'une énergie et d'une vie

nouvelles. En termes de théologie systématique, j'avais tout d'abord associé cette intuition à la résurrection. Chemin faisant cependant, l'espérance s'est avérée plus précise et surtout plus pertinente en vue d'une rencontre entre théologie et littérature. L'espérance en effet, à la différence de la résurrection, n'appartient pas uniquement au domaine de la théologie, elle se décline dans divers champs qui vont de la politique à la poésie, de la philosophie à la sociologie.

L'espérance recèle une grande part d'insaisissable. Elle échappe à toute définition, fait appel à l'imagination et comporte diverses acceptions². C'est pourquoi elle se présente non seulement sous différentes formes, mais aussi sous ou dans différents langages. L'espérance s'exprime, elle est parce qu'elle se dit et les diverses facettes de son énonciation la rendent vivante et agissante. Mais comment se dit-elle ? Quels sont les éléments qui permettent de la reconnaître à l'œuvre, de la dévoiler et d'être ainsi saisi par sa puissance ? Un des enjeux de ce texte consiste dans un effort d'interprétation et de mise en dialogue de différents langages, littéraires et théologiques, afin qu'ils puissent se rencontrer sur des thématiques ou sur les structures qui les sous-tendent.

Structure du texte

Le présent essai est le fruit du remaniement de ma thèse de doctorat³ soutenue à l'Université de Genève en juillet 2020.

2. C'est particulièrement le cas dans la langue française où coexistent deux substantifs, espoir et espérance. Ainsi, l'infinitif « espérer » recouvre un champ de signification qui va d'un simple souhait (« J'espère que mon ami américain viendra à mon anniversaire ») à une attente eschatologique (« J'espère qu'à sa mort ma mère est entrée dans le pays de paix dans lequel elle croyait »).

3. Janique, PERRIN, *Traduire l'espérance chrétienne pour aujourd'hui : littérature contemporaine et théologie en dialogue*, thèse de doctorat sous la direction de Hans-Christoph Askani, Genève, 2020.

Si la colonne vertébrale de ma recherche a été maintenue, la structure du texte a été largement raccourcie et surtout remaniée. De plus, à la suite d'une question posée par le jury lors de la soutenance, j'ai pensé à nouveaux frais la portée éthique de ma réflexion. Le résultat du remaniement comporte cinq chapitres qui cherchent à rendre compte de la méthode de dialogue constant et fécond entre la théologie et la littérature.

L'entrée en matière est résolument contemporaine et consiste à présenter une œuvre littéraire qui entraîne la lectrice dans une expérience d'espérance, si j'ose dire. Pour moi, la lecture du livre de Philippe Lançon, *Le lambeau*⁴, a été un choc révélateur, comme une sorte d'illustration de ce que je souhaite montrer dans ma recherche. Je poursuis mes investigations littéraires dans le deuxième chapitre en convoquant les auteurs et les œuvres étudiés dans ma thèse : Michael Ondaatje et Margaret Mazzantini. J'ai élargi le panorama des écrivains en choisissant également un texte biblique pour étoffer ma réflexion, et le possédé de Gérasa au chapitre 5 de l'Évangile de Marc me permet – méthodologiquement, de la même manière que *Le lambeau* – de repérer l'espérance dans un récit qui, en tout cas en apparence, n'en parle pas.

Un mot sur le corpus littéraire. Le corpus est limité – deux œuvres dans cet essai⁵ – et il est constitué de récits qui n'ont pas de rapport explicite ni de lien direct avec le christianisme. Pourquoi ce choix ? Pour deux raisons : la première a trait à l'expérience que j'ai faite moi-même du ressort et du souffle de ces textes et de leur influence sur mes questionnements théologiques. La seconde raison est liée à la transversalité de l'espérance, de l'espérer humain. En effet, j'ambitionne de montrer que l'espérance se décline dans différents langages et que, hors de leurs spécificités et malgré elles en quelque sorte, ces langages se rencontrent et dialoguent. Certains de leurs thèmes et

4. Philippe LANÇON, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, 2018.

5. Dans ma thèse, le corpus des œuvres est un peu plus large, mais le choix d'un corpus restreint est délibéré : il permet une investigation et une sorte de vérification de l'expérimentation mise en place.

de leurs problématiques communs – autour de la mort et de l'avenir par exemple – leur permettent de se complexifier et de s'enrichir réciproquement. Mon but est affiché, à savoir amener d'autres langages d'espérance à dialoguer avec l'espérance spécifiquement chrétienne, à la fois pour *décloisonner* l'espérance et pour montrer ainsi comment et combien la variété de ses langages dévoile sa centralité dans l'existence humaine.

Si les romans retenus dans ce travail n'ont de lien ni avec la foi ni avec le christianisme, ils n'ont pas non plus comme thème central l'espérance. Ou plutôt : l'espérance n'y est pas évoquée directement. Dans le roman retenu de Michael Ondaatje⁶, l'espérance se dissimule, on la perçoit, il faut la débusquer. Dans le roman de Margaret Mazzantini l'espérance est bruyamment absente, le lecteur comprend assez vite qu'il est vain de la chercher et que son absence constitue une caractéristique du roman.

Le choix du roman de Mazzantini, *Écoute-moi* (*Non ti muovere*, 2001)⁷, aux antipodes du *Patient anglais*⁸ de Michael Ondaatje, s'est révélé judicieux. En effet, non seulement sur le thème de l'espérance, mais encore sur les thèmes que j'y ai associés – la mort et l'avenir notamment – le contraste entre les œuvres s'est confirmé. Cela a donc également permis d'appuyer l'idée qui consiste à mettre l'espérance en relation avec d'autres thèmes en élaborant une sorte de champ sémantique élargi. Le roman de Mazzantini reste à l'extérieur de ce

6. Le présent essai s'est intéressé à *Le patient anglais* (*The English Patient*, 1992), Paris, Éd. de l'Olivier, 1993, mais dans le travail plus étendu d'analyse littéraire de ma thèse de doctorat, j'ai également commenté et interprété de manière approfondie un autre roman de Michael Ondaatje, *Le fantôme d'Anil* (*Anil's Ghost*, 2000), Paris, Éd. de l'Olivier, 2000.

7. Margaret MAZZANTINI, *Écoute-moi* (*Non ti muovere*, 2001), Paris, Robert Laffont, 2004.

8. Michael ONDAATJE, *Le patient anglais* (*The English Patient*, 1992), Paris, Éd. de l'Olivier, 1993.

champ, l'absence d'espérance est liée à des attitudes spécifiques face à la mort ou à l'avenir, elles aussi en contraste criant avec *Le patient anglais*. Au sein de cette recherche, *Non ti muovere* fonctionne comme « contre-épreuve » dans l'analyse littéraire et cette « contre-épreuve » contribue à souligner l'importance du thème de l'espérance dans les romans de Michael Ondaatje.

La méthode fait ses preuves, mais il reste un élément central : quelle espérance ? Si on affirme que les romans d'Ondaatje évoquent, parlent, disent, expriment, traduisent l'espérance, on ne dit pas encore de quelle espérance il s'agit. L'espérance dont il est question, en quoi peut-elle entrer en dialogue avec l'espérance chrétienne ? Comment asseoir cette rencontre, comment la rendre possible pour pouvoir prétendre à une approche crédible, pertinente et, accessoirement, utilisable dans une étude sur un autre thème ?

Si le but de ma réflexion consiste dans la démonstration que des œuvres littéraires peuvent traduire l'espérance chrétienne pour aujourd'hui, il est important de rappeler comment cela advient. C'est l'objet du troisième chapitre de cet essai. Dans un premier temps, j'ai repéré et enquêté sur l'espérance dans les romans ; en résumé, on pourrait qualifier l'espérance d'une sorte d'élan vital, de structure profonde qui donne au texte un caractère d'élévation, une ouverture spirituelle. Dans un deuxième temps, je m'intéresse aux effets du texte sur le lecteur. Certains textes génèrent une puissance d'espérance, c'est-à-dire que le texte parle au-delà de ce qu'il dit. L'espérance se dit dans ce surplus du texte qui est en réalité un « surplus de sens »⁹. J'appelle de tels textes, textes « augmentés ».

Le chapitre 4 s'intéresse aux possibles effets du texte « augmenté ». Si les lecteurs découvrent l'espérance, s'en approchent à travers l'expérience de la lecture, cette expérience a-t-elle d'une manière ou d'une autre des retombées dans le retour à la vie quotidienne ? L'espérance vécue dans la rencontre avec l'œuvre littéraire ou avec le texte biblique comporte-t-elle

9. L'expression est de Paul Ricœur.

également un potentiel de transformation de l'agir humain ? J'enquête ici sur les conséquences éthiques de l'espérance mise à jour. Et pour ce faire, je convoque la théologienne américaine Kathryn Tanner. L'aspect le plus pertinent de sa réflexion réside dans sa proposition de sortir l'eschatologie des catégories strictement temporelles, de découpler l'*eschaton* des espoirs humains sur l'avenir du monde. Tanner envisage ainsi la relation entre Dieu et les humains dans une perspective synchrone et éthique où l'espérance incarnée en Christ tient lieu de levier de l'agir humain.

Pour étayer mon propos – à savoir montrer combien l'espérance surgie du texte « augmenté » joue un rôle notoire dans le retour de l'être humain sur lui-même et dans le monde –, je relis quelques réflexions de Dietrich Bonhoeffer sur la relation entre eschatologie et éthique. Comme Tanner, le théologien allemand accorde une place centrale à l'incarnation. La notion d'incarnation, déjà mise en lumière conceptuellement dans des textes non chrétiens et entendue plus largement que dans son acception christologique, s'avère centrale pour mon chapitre conclusif, synthèse de ma compréhension de l'espérance à la fin de ce voyage.

Le chapitre 5 reprend dans un premier temps l'articulation fondamentale entre souffrance et espérance pour ensuite revenir plus strictement à la théologie, un langage d'espérance parmi d'autres, mais dont la spécificité si fortement ancrée en Jésus Christ, humain et divin, continue d'interroger et de surprendre. Unique par son articulation entre la vie humaine et la présence mystérieuse de Dieu, l'espérance en Christ présente cependant de nombreuses facettes qui doivent inciter la théologie à entrer toujours plus en dialogue avec toutes les sciences de l'humain.

Manifeste pour un dialogue entre théologie et littérature

En effet, ce travail cherche à montrer l'importance du dialogue entre théologie et littérature. Cela semble une banalité, mais cela ne l'est pas, tant s'en faut. Il s'agit d'un manifeste : ce

dialogue est nécessaire. J'ai en effet été frappée en lisant la littérature secondaire relative aux romans choisis, une littérature provenant de milieux universitaires et de lieux très divers, par un élément constant : les spécialistes de littérature contemporaine voire de littérature comparée ne font pratiquement jamais allusion à des notions ou à des thèmes propres à la théologie ou proches de celle-ci. Bien sûr, cela est aussi dû aux caractéristiques de mon corpus, mais comment parler du *Patient anglais* sans évoquer ses traits spirituels ou religieux, présents à travers les références bibliographiques (parfois bibliques), à travers les œuvres d'art dont Kip et le patient anglais discutent, à travers les églises et les chapelles mentionnées ?

Pour la théologienne formée à l'interprétation des textes que je suis, le dialogue entre théologie et littérature a quelque chose d'évident, car où mieux que dans les textes littéraires se dévoile l'aspiration humaine à dépasser les limites de la réalité et à s'élever vers un ailleurs ? Où mieux que dans la littérature se déploient la créativité, l'invention, le potentiel infini de l'imagination ? La littérature permet d'inventer un monde, un univers, une caisse de résonance – à la manière du patient anglais ou de Philippe Lançon – à l'intérieur desquels je suis moi-même et en même temps je suis une autre que moi-même. La littérature entrouvre la porte d'un autre monde possible, imaginable, elle exprime dans des histoires une réalité nouvelle, différente – souvent vraisemblable –, elle côtoie en cela le langage biblique qui cherche lui aussi à dire Dieu, à parler de son existence, de sa présence, de sa relation avec l'humain et la création. Cette proximité narrative et poétique entre littérature et Bible implique une nécessaire interprétation des textes pour les comprendre et se les approprier. Et comme la théologie, de surcroît la théologie protestante, s'ancre dans l'Écriture et sa compréhension, comme le langage qu'elle élabore puise dans la signification des textes bibliques, le travail de la théologienne est sans cesse confronté à la littérature et à l'herméneutique. La théologie, parce qu'elle est discours et

langage à partir d'un récit matrice, entretient avec la littérature et ses divers genres un rapport particulier.

Cette proximité se doit d'être développée, interrogée, enrichie. Le rapport entre théologie et littérature se transforme avec l'évolution des langages, ce n'est pas un rapport figé ou uniquement envisageable entre des œuvres « classiques ». La vitalité des recherches entreprises dans la rencontre entre les deux disciplines leur permet de poursuivre leur relation commune, surtout dans des sociétés, des cultures et des lieux de recherche sécularisés. Et pour étayer ce dialogue sur l'espérance entre théologie et littérature, je propose dans cet essai d'y convier l'éthique. Mais il ne fait pas de doute que des disciplines comme la philosophie ou la science politique pourraient également être invitées dans cette agora.

La théologie, pour parler aux humains d'aujourd'hui, doit s'expliquer, se faire connaître, dévoiler ses trésors et ses ressorts. L'espérance en fait partie, ô combien, mais la théologie n'est pas la seule à la mettre au cœur de sa compréhension du monde. C'est pourquoi le dialogue et la discussion sur son interprétation doivent être envisagés en grand, bousculant limites et doctrines, et accueillant le défi de voir *mon* espérance s'enrichir de la *vôtre* ou de la *leur*.

L'effort d'interprétation n'est jamais terminé. C'est le point de départ et le point d'arrivée. Comme théologienne, comme herméneute, comme lectrice, je n'ai pas le choix : la Parole me précède et elle m'invite ainsi à la suivre. La Parole en avant de moi suscite le désir de comprendre son mystère, mais ce dernier m'a déjà rejointe sans que je parvienne à le saisir.

J'ai été conviée à cette aventure dont l'espérance est le moteur. Je me suis risquée à la raconter, à l'interpréter pour dire toujours et de nouveau le mystère de Dieu. Y suis-je parvenue ? Peu importe, si au moins l'invitation au dialogue avec d'autres langages d'espérance a été lancée.

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance aux professeurs Hans-Christoph Askani, Pierre Bühler et Ghislain Waterlot pour leur encouragement à la publication de ma recherche ainsi qu'à Matthieu Mégevand, directeur des Éditions Labor et Fides, pour avoir accueilli favorablement mon projet. C'était inespéré. Je remercie également très chaleureusement mon amie de longue date Mylène Pétremand, relectrice de ce texte.

Delémont, le 28 avril 2021

murmurer. Elle n'est pas langage, mais elle surgit dans les blancs, dans les non-dits, dans les silences ou alors dans la vaste liberté du langage poétique. Ce surgissement qui met en tension ce qui est caché et ce qui est dévoilé, même brièvement, fait écho au langage de la théologie. Non pas que les deux langages se répondent, l'espérance dont ils parlent n'est pas exactement la même, mais les deux langages s'enrichissent mutuellement, interpellent l'espérance de manière différente et suscitent de sa part des réponses variées. Dans cette variété, dans ces nuances et ces plis des textes, l'espérance se dit.

Si l'espérance *se* dit, cela signifie peut-être qu'on ne peut pas *la* dire. Car elle réserve toujours une surprise, elle arrive toujours en sus du texte et du langage. L'espérance Christ, à l'image des textes bibliques, oscille entre le caché et le dévoilé, entre le silence, le vide et la parole. L'espérance dans la littérature se dit elle aussi dans cette oscillation entre ombre et lumière, souvent entre vie et mort, comme réponse en paroles et en langage à la souffrance de l'existence. Les paroles se touchent, les espérances s'enlacent, car l'être humain, même dans le silence et l'indicible de la mort, est appelé à parler.

Table des matières

Introduction	9
Structure du texte	12
Manifeste pour un dialogue entre théologie et littérature	16
Remerciements	19
Chapitre 1 – Le choc Lançon	21
Avenir et mort	26
Espérance sans le vouloir	33
Énonciation eschatologique involontaire et... contemporaine?	40
Chapitre 2 – Au-delà de la souffrance, l'espérance mise en récit	43
<i>Le patient anglais: du huis clos au ciel</i>	46
<i>Puissance d'élévation</i>	46
<i>Une construction en fragments</i>	49
Le dépossédé et une folle irruption: Marc 5,1-20	54
<i>Jésus libère un « je »</i>	58
<i>La compassion, geste de la démesure et surplus de sens</i> ..	61
<i>Quand l'autre (re)naît: de l'aliénation à l'altérité</i>	64
<i>Sous le signe d'une temporalité exceptionnelle</i>	67
Margaret Mazzantini, <i>Non ti muovere</i>	70
<i>En quelques mots</i>	72
<i>Immobilité sans issue</i>	73
<i>Si l'avenir n'est pas un enjeu</i>	74
Chapitre 3 – Le texte « augmenté »	77
La syntaxe de la fragmentation	83

La sémantique de la sur-vie	89
<i>Ondaatje : une proposition anthropologique ?</i>	94
Souffrance et espérance	97
Entre réalité et transcendance : la faiblesse du temps . . .	102
Chapitre 4 – Hors du monde et dans le monde : appropriation et incarnation	107
Kathryn Tanner : une eschatologie pour un monde sans avenir	109
<i>L'action comme effet d'une relation renouvelée entre Dieu et l'être humain</i>	113
Expérience aux confins et retour dans le monde	117
<i>Le temps de l'appropriation</i>	117
<i>Incarnation : entre littérature et éthique, entre monde et transcendance</i>	121
Chapitre 5 – Espérer dans un Dieu survivant	129
L'espérance contre la souffrance : ouverture théologique .	129
Croix et résurrection	135
Face à une existence finie : penser l'espérance	141
<i>Ressuscité : rupture dans le langage</i>	147
<i>Le silence au cœur de la mort</i>	149
<i>À l'heure de l'urgence et du courage</i>	151

PARUTIONS RÉCENTES CHEZ LABOR ET FIDES

Bernard Reymond	<i>Cher Zwingli...</i>
Janique Perrin	<i>Sur l'espérance</i>
Mariel Mazzocco	<i>Éloge de la simplicité</i>
Hugh McLeod	<i>Le déclin de la chrétienté en Occident</i>
Konrad Schmid et Jens Schröter	<i>Aux origines de la Bible</i>
Marion Muller-Colard	<i>Les Grandissants</i>
Pierre Vinclair	<i>Vie du poème</i>
Jean-François Bert	<i>Le courage de comparer</i>
Christophe Chalamet	<i>Le culte protestant</i>
et François Dermange (éd.)	
Jean-Pierre Bastian, Christian Grosse et Sarah Scholl (éd.)	<i>Les fractures protestantes en Suisse romande au XIX^e siècle</i>
Matthew Wood	<i>Spiritualité et pouvoir</i>
Marc Faessler	<i>Résurrection</i>
Simon Buttica	<i>Comment l'Église est-elle née ?</i>
Anthony Feneuil	<i>L'évidence de Dieu</i>
Denis Müller	<i>Petit dictionnaire de théologie</i>
Corinne Lanoir	<i>Le livre de Jonas</i>
et Françoise Smyth-Florentin	
Marie-Laure Choplin	<i>Jours de Royaume</i>
Vincent Genin	<i>Avec Marcel Detienne</i>
Denis Guénoun	<i>Matthieu</i>
Gérard Siegwalt	<i>La réinvention du nom de Dieu</i>
Peter Bieri	<i>Comment devons-nous vivre ?</i>
Denis Fricker et Élisabeth Parmentier	<i>Une Bible. Des hommes</i>
Huldrych Zwingli	<i>Les 67 thèses réformatrices de 1523 et leurs commentaires</i>
	<i>Le deuxième pas</i>
Damien Murith	<i>La mort</i>
Eberhard Jüngel	<i>Sur les traces de Jésus</i>
Jean Zumstein	<i>Mémoires</i>
André Trocmé	<i>Églises et écologie</i>
Christophe Monnot	
et Frédéric Rognon (éd.)	
Philippe François	<i>Anthologie protestante de la poésie française</i>
Isabelle Priault	<i>Penser les fondements philosophiques de la conversion écologique</i>
	<i>L'Être caché du cœur</i>
Michel Maxime Egger (éd.)	<i>Bartolomé de Las Casas</i>
Mariano Delgado	<i>André Dumas</i>
Stéphane Lavignotte	<i>Ces évangéliques derrière Trump</i>
André Gagné	<i>Les entretiens de l'aube</i>
Georges Haldas	